

Romances sans paroles

Yves Navarre

11. LUCE

Même heure, ce samedi-là, au buffet de la gare de Bordeaux. Karpak n'a jamais aimé les « heures à tuer ». Il arrive de Biarritz. Il doit attendre le train pour Marseille. De là, il se débrouillera pour se rendre à Sargues où il passera la nuit, puis à Crantac, le lendemain, où il retrouvera la famille de Hanssen. Il verra enfin les visages frères et soeurs de son ami. Mais pourquoi l'a-t-on mandé ? Il n'a jamais assisté à aucun enterrement. Il ne les a pas vraiment évités. Il ne s'est tout simplement jamais trouvé là au moment des mises en terre. Il n'a pas non plus le souvenir d'un corps mort ou du spectacle d'une agonie. Il n'a vécu la mort qu'au cinéma, et sur l'écran des pages de ses romans.

Dans le train, entre Biarritz et Bordeaux, il a lu les journaux du jour. Le ton de tout ce qui était dit, de toutes plumes, tant dans la presse dite désormais d'opposition que dans celle, en principe, de la majorité, lui avait paru uniformément « inflammatoire ». Il avait plusieurs fois prononcé le mot, à voix haute, seul, dans le compartiment. Un ton de temps de l'épuration : des dénonciateurs de tous les bords, les chagrins et réservistes d'une majorité qu'ils n'acceptaient pas parce que trop habitués à contrer et les hargneux d'un pouvoir ravi, les gourmands d'un gâteau raflé au terme d'un interminable dessert, s'accordaient à narguer un gouvernement qui, somme toute, avait encore trop le souci de plaire. Qu'est-ce qui retenait les ministres d'accorder carrément les moyens à leurs objectifs ? Mais Karpak se sentait peu à même de juger de ce monde-là. Ceux de sa discipline qui s'y étaient hasardés n'avaient fait, historiquement, qu'ajouter à la confusion. Karpak avait jeté les journaux, en descendant du train, dans une pаниère « Bordeaux, ville propre ». Le voeu de propreté de toutes les villes qu'il traversait ressemblait étrangement au sentiment d'espoir déçu qui venait de le saisir encore une fois à la lecture des nouvelles du jour. Il s'était dit que les syndicats autant que le patronat ne voulaient pas du pouvoir en cours et que les discours commentateurs annonçaient encore de ces terribles heures de guerre civile froide dont les Français raffolaient pour le plaisir des peurs et des magots. Piètres philosophes qui jouaient aussi ce jeu-là dans le cadre de tribunes libres. Et si, à l'annonce de la mort de Jean Hanssen, la première réaction de Karpak avait été d'appeler Simon pour qu'il prévienne le docteur Aste, Bernard, mais comment Jean l'appelait-il déjà dans l'intimité, et quel était son vrai nom, ç'avait été surtout pour reprendre contact avec un ami, en instance de déception, comme lui, en toutes sortes d'instances et de ruptures, et l'approcher de nouveau comme un modèle, le modèle d'un dessin sans originalité, d'un dessin sans autre audace que de montrer l'autre tel qu'en son corps, rien qu'une académie, l'académie d'un fonctionnaire qui n'a jamais voulu admettre qu'il n'avait d'autre fonction que de surveiller les places voisines, occupées par des identiques, et surtout pas celle d'entreprendre, d'oser, de réaliser. Karpak. lui aussi, souffrait d'avoir cru à certains projets, dans ses romans, alors que tout et tous lui criaient de ne faire que ce que les autres faisaient. Karpak savait que Simon ne pourrait pas prévenir Bernard. Mais il avait parlé à Simon. Et il le reverrait. Curieux d'obtenir de lui l'expression de sentiments, un dire sur sa carrière interrompue, et des détails, peut-être, enfin des détails, sur l'affaire Berthier. Il en ferait un roman dont il n'avait que le titre *Le Valet de la mort*. Mais le sujet était perdu d'avance. Et Karpak le savait. Tout s'était déroulé, comme dans la vie, banalement, sans que

personne, jamais, ne soit responsable du désespoir de l'autre. Des exclusions. Rien que des exclusions.

Au buffet de la gare de Bordeaux, Karpak vient d'écrire un texte de préface demandé par les organisateurs des « États généraux de la famille occidentale à l'aube du second millénaire ». Il avait décidé de répondre poliment non à la demande. Tout cela était annoncé pompeusement. La lettre était flatteuse. Tout ce qui l'agaçait. Mais pour ne pas tuer le temps, entre deux trains, intrigué également par le fait qu'on lui demande, à lui, de parler de la famille, il a écrit ceci qu'il enverra, texte manuscrit, comme une lettre, avant de reprendre le train.

« Jamais personne d'aucune discipline ne dira assez clairement qu'on ne peut se détacher, aimable détachement ou détachement aimant, de la famille qu'en mesurant son attachement. Sacralisée pendant des siècles, unie, respectée, si forte en soi, il a fallu que la famille subisse les anathèmes, ou ce qu'elle a pris pour des anathèmes par peur d'être trop bien guettée, pour qu'elle commence à se reconsidérer, tendres et violentes re-trouvailles. Mais pis ou mieux encore pour elle, ce dernier siècle écoulé, la sacralisation de toutes sortes d'écoles de la coupure. Qui, de nos générations vivantes, n'a jamais entendu " il faut te couper de ta famille " ? Coupure ou détachement, il n'y a en fait que mesure de l'attachement et parfois la distance, preuve d'affection. Les mots, ici, ne sont pas convenus. Pour la famille le convenable ne suffit plus.

« Ici, aussi, il faut dire que les familles se créent des victimes pour pouvoir en souffrir ou les faire souffrir. Le plus souvent, tout cela est habillé de tendresse. Un habit de dimanche pour que rien ne paraisse. Tout peut arriver mais personne ne doit le savoir. Le sujet demeure tabou. Et pourtant, les familles procréent des célibataires, branches mortes de l'arbre généalogique, celles ou ceux qui ne se marient pas, ou celles et ceux qui vivent une autre sensualité que celle en norme. Et ceux-ci et celles-là procréent également si l'on veut bien admettre qu'ils renvoient le plus souvent à leurs familles une plus juste et noble image d'elles-mêmes, au risque de douloureux constats. Il y a toujours quelqu'un de flou sur une photo de famille. Ce n'est pas un fou. C'est celle ou celui qui ne fera pas comme les autres, et qui vivra une solitude proche de l'isolement. On ne parle jamais d'eux parce qu'ils ne seront jamais deux. Deux fois un, sans suite oui, mais jamais deux pour la multiplication. Or ils sont dans la famille. Un beau sujet, si l'on veut. Il est trop facile de dire qu'ils ont décidé d'être ce qu'ils sont. A qui la décision ?

Karpak signe le texte. Il a trop peur de le relire et de se rendre compte que, comme tout le monde, le banal tout le monde, il a répondu à une demande par une question. Et qu'en cela, comme la plupart, tous peut-être, il manque de ce courage qui permettrait aux idées d'inspirer et de modifier des comportements désormais inlassablement répétés, analysés, copiés, reproduits.

Une enveloppe. L'adresse. Un timbre. Un petit mot d'accompagnement pour expliquer que le texte proposé ne se présente pas frappé à la machine. Plus qu'un quart d'heure avant le départ du train. Valise à la main, Karpak cherche une boîte aux lettres et poste le message. Il se dit, sentiment habituel, que ce texte, comme le texte sur l'amitié, sera refusé ou plus simplement tu. Des états généraux ? La famille occidentale ? L'aube du second millénaire ? L'an 2000 ? Tout de suite ? Pour Karpak, ce ne sera jamais. Sa génération a tout bradé. Messieurs les voyageurs sont invités à s'éloigner de la bordure du quai », le train entre en gare. « Avez-vous composté votre billet ? » et « messieurs les voyageurs sont informés que le train 7013 en direction de Toulouse. Marseille n'est accessible qu'aux personnes ayant acquitté un

supplément ». Quel supplément ? Qu'est-ce qui est accessible ? Encore un voyage sans voyage. Sur le quai, une fille aux cheveux verts et un garçon aux cheveux mauves, couverts de badges, se disputent un transistor accroché à une chaîne. Ils ont l'air d'être heureux. Karpak baisse les yeux. Il les laisse monter en premier dans le train. Il se dit « le train qui va se cogner contre la falaise de Crantac ».

Les vignes, des vignes, puis le paysage des Landes. Des forêts contenues, attentives, un ciel panaché de nuages, par endroits des rideaux de soleil et l'ombre du ciel tourmenté regagnant vite son territoire. Il y avait longtemps que Karpak n'avait pas observé un ciel changeant. Le train longea la Garonne, grise, morne, qui ne parle plus de départs et d'outre-mers. Puis ce fut la campagne, des pâturages, des villages, des petites gares traversées en fusant sans que l'oeil puisse fixer un nom de lieu, des rivières sinueuses bordées d'arbres immenses, et le ciel, le ciel que Karpak fixa comme un enfant heureux d'un premier voyage. Luce Duverger restait ainsi, des journées entières, à l'ouvrage d'une tapisserie dont on se demandait si elle la terminerait jamais, guettant le ciel de Paris. Du haut de son appartement de la butte Montmartre, plein sud, la ville semblait tapie, écrasée. Parfois un avion, un hélicoptère, mais surtout les nuages. Elle avait, elle aussi, quitté Poitiers pour la capitale. Vingt ans, elle avait vécu avec Conrad Strichner dont le nom d'ethnologue figura dans deux éditions du Larousse des noms propres, puis avait disparu. Luce Duverger avait écrit afin de demander le pourquoi de cette disparition. Elle défendait la mémoire de son compagnon que le père de Laure appelait « le vieux singe ». Réponse succincte « pour cause de réactualisation de notre ouvrage ». Depuis, Luce Duverger gardait l'appartement, comme si Conrad allait rentrer, s'inquiétait du ciel, de la pluie, de l'orage, des giboulées ou de la neige. L'hiver était sa saison car le ciel lui donnait chaque jour des inquiétudes ou des angoisses qu'elle associait à la tendresse qu'immuablement lui inspirait le départ de son homme. Et quand, parfois, Karpak raccompagnait Laure chez sa tante pour répéter une scène, lui donner la réplique ou inversement, puisqu'ils étaient dans le même cours, se protégeaient des autres en se disant amoureux l'un de l'autre et préparaient tout ensemble, Luce les observait avec amusement « ce n'est pas ainsi, l'amour, pas ce ton-là ! Parlez avec le ventre. La voix humaine vient du ventre et non pas de la gorge. Les voix qui viennent de la gorge percent les oreilles de ceux qui écoutent et les rendent sourds ». Laure disait de sa tante qu'elle était un peu folle et qu'il ne fallait surtout pas faire attention à elle. C'est vrai, la vieille grinçait un peu. Alors, comme pour se faire pardonner ses éternelles remarques sur les voix de ses apprentis comédiens, elle se tournait vers le ciel et annonçait un peu de soleil, à contrecœur, ou la pluie « je suis sûre, Raoul, que vous avez oublié votre imperméable », ou le vent « vous devriez Raoul vous faire couper les cheveux. Le prince de Hombourg avait les cheveux courts ». Karpak s'était mis à la détester car pour l'appeler Raoul elle y mettait tout son ventre, faisant rouler le R, jetant le reste comme une vague sale, pleine d'usures. Elle ne voulait pas de lui pour Laure. Elle ajustait ses lunettes. Se penchait sur la tapisserie et plantait rudement l'aiguille comme si chaque fois, jetant un sort, elle crevait l'oeil de quelqu'un.

À l'heure du thé, il fallait se réunir autour d'un guéridon. Laure allait et venait de la cuisine. Il manquait toujours le sucre, une serviette, le lait ou les biscuits. « Une cuiller, ma petite Laure ! » « Oui, tante Luce, je l'apporte. » La cérémonie était une épreuve. Laure était rentrée trop tard la veille « mais c'était un Shakespeare, tante Luce ». Ou bien Laure était pâle « où l'avez-vous emmenée, Raoul ? Dans une cave ? Vous l'avez fait danser dans une cave ? » « Exact, madame. » « Appelez-moi Luce, je vous en prie. » « Je ne le pourrai jamais, madame. » « Tiens donc ! Et si vous devenez mon neveu par alliance ? » « Vous ne le souhaitez pas, madame. Je crois que Laure non plus. » « Et vous alors ? Le beau rôle ? » « Même pas, madame. Je ne sais pas qui j'aime. Et j'aime trop Laure. » Laure et Luce s'étaient

regardées. Luce avait éclaté de rire et de sa voix de ventre, bel exemple, elle avait lancé « si vous aimez trop, c'est que vous aimez les hommes ». Laure avait éclaté de rire. Karpak avait blêmi. Luce avait regagné la fenêtre. Dehors, il pleuvait, inlassablement. L'eau crépitait sur le toit de l'immeuble, dernier étage avant le ciel. « Approchez-vous. Il me plaît. Venez. » Et à voix basse, sa voix violoncelle, faisant quelques points de tapisserie, elle avait dit « Conrad a connu des tribus qui traversaient des déserts de milliers de kilomètres pour rejoindre des points d'eau. Ces hommes n'avaient sur terre aucun point de repère et dans leurs mains aucun de ces instruments qui donnent la direction. Il les a suivis, pendant des mois, étudiant leur langage, leurs coutumes, et curieux de savoir comment, avec pour tout instrument de calcul le soleil, ils ne s'écartaient jamais de la droite route. Jusqu'au jour où il comprit que ces hommes, avant de se remettre à marcher, observaient un moment de silence, immobiles, et des yeux, lentement, latéralement, mesuraient l'ombre portée du soleil sur leur épaule gauche. Puis ils s'arrêtaient à intervalles réguliers que Conrad mesura de trois mille pas, et de nouveau, immobiles, l'ombre portée de leur tête leur redonnait la direction ».

Ce jour-là, Laure et Karpak auraient voulu croire à une nouvelle folie de la vieille. Un rêve. Un fait de son invention. Mais Luce s'était levée, et sur le bureau de Conrad, intouché, tel qu'au jour de son grand départ, il y avait la plaquette de la communication faite par son compagnon aux membres de l'Institut. Séance du 21 janvier 1935. « Nous n'avons plus de soleil sur cette ville » se mit à répéter Luce, « nous n'avons plus le sens des ombres qui donnent la direction, des ombres portées, fécondes. Je ne fais pas d'ombre. Non plus. J'aurais tant voulu avoir un enfant. Il m'aurait guidée. Maintenant, travaillez, travaillez vos voix, usez vos textes, usez d'eux, faites-en n'importe quoi. Parfois, la nuit, j'appelle Conrad. Mais il ne fait plus soleil dans mes rêves. » Luce ricanait pour ne pas pleurer. Laure et Karpak l'avaient reconduite jusqu'au fauteuil. La pluie avait cessé. Il y avait un arc-en-ciel entre la tour Eiffel et le Panthéon. « C'est bon signe » avait murmuré Luce, « nous allons sortir ! Je vous invite à dîner. J'ai terriblement faim. Un pot-au-feu. Conrad aimait le pot-au-feu. Ton père, Laure, n'a jamais eu faim de rien. Ni de personne. »

Quelqu'un entra dans le compartiment. Karpak oublia le ciel et Luce. Une fois encore, il venait de vivre ce qu'il ne pouvait jamais faire entrer dans un de ses romans. Luce, ce jour-là, lui avait appris à aimer et à goûter. Laure, ce jour-là, avait trouvé sa voix. Le petit couple était brisé. Karpak venait de se rendre compte qu'il était assis sur une branche morte.